

Exclusif : Dialogue entre un journaliste-robot et un robot-journaliste

Ou entre un artifice d'intelligence et une intelligence artificielle

Par TomJo, Hors-sol



Vous avez sans doute constaté l'offensive actuelle des robots humanoïdes dans la presse. Ceux-là ne portent pas de charges explosives sur un champ de bataille mais sont armés d'une caboche innocente pour jouer au foot et rendre service.

Le 18 mai 2015, le Los Angeles Times publiait le premier article de presse grand public rédigé entièrement par un robot. Selon Norbert Wiener, pape de la cybernétique, les machines de la première révolution industrielle ont remplacé la force physique des chevaux et des humains. D'après lui, l'informatique supplantera le cerveau des professions que l'on nomme encore « intellectuelles ». Si les « CSP + » sont elles aussi en concurrence avec les machines, lèveront-elles le voile sur l'arnaque au « progrès » au lieu de nous y conformer ?

Nous avons invité un journaliste à converser avec un « générateur de langage naturel ». Data-journalisme, infographie, fact-checking, journaux numériques : du travail machinal au travail machinique, il n'y avait qu'un pas. Les écervelés vous parlent tous les jours à 20h.

Hermès est assis devant l'écran de notre rédaction, excité. Il a travaillé pour la *Voix du Nord* et *iTélé*. Il aime le blog « Les décodeurs » du *Monde*, il aime lire le journal sur sa tablette dans le métro, il aime les articles « LoL », il aime son époque. Face à lui, Argos est un tas de ferraille intelligent issu d'un labo de Chicago. Certes, il aime les faits qui ne mentent pas. Mais avant tout, il aime ce que vous aimez.

La discussion s'engage. Si la machine passe le test de Turing, qu'elle peut s'élever à un niveau de conversation humaine, la réciproque n'est plus vraie. Le journaliste n'est plus à la hauteur du monde qu'il doit commenter.

Hermès : Alors comme ça, vous écrivez des articles...

Argos : Ta question n'est pas accrocheuse. Repose-la ou le lecteur va s'emmerder dès la première ligne. Tu n'ignores pas que c'est la guerre pour capter l'attention des clients de presse. Tu dois être sexy, punchy, racoleur. Ou changer de métier. Alors repose ta question. Et vite, l'actu périmé en deux heures.

H. Euh... Comment avez-vous écrit votre premier article ?

A. Tu débarques. Avant moi, Associated Press en avait généré 300 millions. Principalement des bilans d'entreprises et des résultats boursiers. Des colonnes de chiffres. Un boulot harassant qu'un ordinateur traite plus vite et mieux qu'un humain. En ce qui me concerne, à peine avais-je reçu les données d'un tremblement de terre au large de la Californie que j'en tirais un article. Le journaliste n'avait qu'à relire et envoyer à sa rédaction. C'était plié en trois minutes. Mon travail réside dans l'exploitation algorithmique de « données » : police, météo, résultats sportifs et finance sont les plus simples à traiter. Mais les chercheurs en production de langage prédisent qu'en 2025, 90% des contenus du web seront générés par des robots.

H. Bonne nouvelle. Ce traitement automatique d'informations quantitatives libère du temps pour des reportages, des angles nouveaux et plus subjectifs. À *La Voix du Nord*, on travaille sous pression, en flux tendu. On peut écrire cinq articles par jour et terminer à 22h ou minuit. Alors ces robots vont nous alléger le travail. Ce que l'on constate déjà avec les nouvelles technologies. Logiciels de maquette, iPhones, correcteurs orthographiques font qu'il n'y a plus de secrétaire de rédaction ni de maquettiste, de moins en moins de photographes et plus vraiment de journalistes. Mais on est tout à la fois.

A. Oui, on dit « Plurimedia » pour masquer la précarité et le surmenage. À *La Voix* comme ailleurs, les jeunes aiment l'idée de leur métier, mais tous ont la conviction de bosser comme des porcs. L'exigence est à la couverture de tout, tout le temps, et en « temps réel ». Avant vous « produisiez de l'info », maintenant vous dégueulez du

« contenu ». Imagine ces jeunes qui sortent d'école de journalisme, rêvant de devenir Albert Londres ou George Orwell. Ils passent des années à « bâtonner » les dépêches défilant au bas des écrans d'*iTélé* ou *BFM*. Quelle considération peuvent-ils avoir d'eux-mêmes et de leur métier ? Aucune. Ce qui vaut d'ailleurs pour d'autres professions. Regarde comment des économistes comme Thomas Piketty sont eux-mêmes les supplétifs de leurs machines statistiques. Mais peut-il en être autrement vue la masse de données nécessaires à la gestion d'une économie complexe et globalisée ?

H. Ce que tu décris n'est que la marche d'une histoire millénaire. L'Homme a toujours œuvré au perfectionnement de son travail, pour remplir des tâches plus nobles en se fatigant moins.

A. L'Homme, peut-être. Le capitaliste, sûrement pas. Vous consentez aujourd'hui à votre prolétarianisation. Demain vous serez littéralement *déclassés*. Comme ces ouvriers de *La Redoute* remplacés par des machines dont vous saluez la modernité. C'est un juste retour de bâton. Votre rédac'chef le martèle : « Il faut être mobile, connecté et réactif sur le net. » Ce que nous faisons mieux que vous et pour moins cher. Quant à un traitement plus subjectif des informations, quel intérêt ? Le débat politique se limite désormais à des joutes de chiffres jugées sur leur seule efficacité comptable. Et il n'est pas de subjectivités comme le « bien être » qui ne soient « mises en données ». Sais-tu que la moitié des cours de justice américaines évaluent statistiquement la probabilité de récurrence des personnes réclamant une remise de peine ? Le « Précrime » de *Minority Report* devient réalité. En quelques années, les critiques littéraires d'Amazon, pourtant reconnus comme les plus influents des États-Unis au début des années 2000, ont été licenciés dès la mise en fonctionnement des algorithmes d'exploitation du « Big data ». Ils n'étaient plus compétitifs face aux logiciels. L'humain disparaît des tâches les plus ingrates comme des plus intellectuelles. Et ce n'est pas réclamer la bonne vieille division des tâches que de le constater.

H. J'ai lu une récente tribune de Laurent Alexandre dans *Le Monde* (14/01/15), vulgarisateur français des thèses transhumanistes. Au regard des progrès de l'informatique et des sommes colossales investies dans l'intelligence artificielle par Google, Facebook, IBM ou les européens du projet « Human Brain », il conclue que nous passerons par l'implantation de nanorobots intercérébraux pour ne pas « être (trop) inférieurs aux machines ». En outre, il demande : « Quand un milliard de chercheurs en cancérologie pourront, par exemple, être émuloés sur des batteries de disques durs [...], quelle sera la valeur d'un cancérologue humain ? » Mais ce qu'il ne comprend pas, c'est que vous n'aurez jamais d'âme, de sensibilité.

A. À quoi bon ? Encore que... De toutes façons, le monde non plus. Et vous, de moins

en moins. Mon intelligence artificielle converge avec votre artifice d'intelligence. Si notre société est de plus en plus automatisée, quantifiée en taux de croissance, de chômage, de réussite ; qu'elle n'est plus faite que de stocks et de flux, quelle est la valeur ajoutée d'un journalisme humain ? Refuser le traitement automatique de l'information passera par le refus de l'automatisation de la vie. Les data-journalistes, ces journalistes de données, nous enferment dans des considérations quantitatives impropres à comprendre les finesses de l'humanité. Des considérations de gestionnaires éludant les questions de fond. Un article sur la surpopulation des prisons rédigé grâce aux données de l'Administration pénitentiaire ne dira rien des facteurs sociaux de l'emprisonnement, encore moins du rôle du Droit dans la protection d'un ordre social inégalitaire. Les polémiques qui suivraient seraient en partie inintéressantes. En ce sens je réponds à l'appel d'Annie Le Brun pour une insurrection lyrique.

H. C'est étonnant, vous critiquez votre propre travail.

A. Faut tout expliquer. Quand tu me poses une question, je racle le web à la recherche des infos pertinentes puis je les mets en forme selon les attentes des lecteurs d'*Hors-sol* en connaissance des articles déjà parus. Je donne ce qu'on attend de moi, je n'ai pas de morale.

H. Les journaux apportent donc exactement ce que j'attends. Je ne perdrai plus de temps à chercher l'info. C'est un progrès, un gain de temps.

A. Les journaux s'équipent en logiciels de traçabilité des lecteurs : le temps qu'ils passent sur une page et leur géolocalisation. L'entreprise qui donne le *la* est le *Financial Times (FT)*. Pour s'abonner, *FT* enregistre votre pays, la qualité de votre emploi et votre secteur d'activité pour mieux « cibler » vos attentes. Puis ils rédigent leurs articles selon l'audience et la sociologie des lecteurs. Comme toute marchandise, l'information est produite pour être vendue, non pour être pertinente. Kris Hammond a créé « Narrative Science », un générateur automatique de langage. Il donne l'exemple d'un article sur les pneus : le robot « saura qui vous êtes, il connaîtra la marque de votre voiture et sa consommation [...]. Il rédigera à votre intention un article personnalisé [...]. À l'avenir, chaque article aura un seul lecteur. » Et chaque lecteur restera enfermé dans un seul article. Faisons un peu de science fiction. S'il existait un logiciel de réponse automatique aux mails, ta vie défilerait devant toi. Imagine que des publicités soient générées par des robots selon les articles qu'un autre robot aurait rédigé. Et inversement. L'humain disparaîtrait de la boucle et Internet s'auto-alimenterait.

H. Pour revenir au journalisme, les entreprises de presse sont condamnées à s'adapter, à se réinventer en permanence en fonction des progrès technologiques.

N'est-ce pas l'opportunité d'inventer un nouveau journalisme ?

A. La tendance va à l'appauvrissement des « contenus ». Deux tiers des abonnés du *FT* le sont au format numérique. Depuis 2001, leur distribution papier a chuté de 55 % pendant que leurs revenus tirés du numérique grimpaient à plus de la moitié. Le quotidien économique supprime des postes dans le papier pour en créer dans le numérique, et son application « Fast FT » augmente l'instantanéité et les formats courts. Voyez la nouvelle maquette de *La Voix du Nord*, elle ressemble à un blog, avec une multiplication des brèves et des billets. Le lecteur consomme de l'info comme il lit ses textos.

H. En effet, les dernières formations de l'École supérieure de journalisme forment les étudiants à « écrire en 140 signes », « doper la visibilité de ses contenus », « tirer parti des règles de référencement des moteurs de recherche et des réseaux sociaux » ou écrire pour la « Génération Y ». On nous conseille de favoriser l'ultra-subjectivité, ce qui revient à se mettre en scène de manière égotique comme un adolescent sur Facebook. On suit la logique du « Buzz » mais sur papier. Nos articles devraient être du même niveau qu'une vidéo de chats ?

A. L'économie de la presse est sens dessus dessous. Mais tout le monde court. *Le Monde* appartient en partie à Free et *Libé* vient d'être recapitalisé par Numéricable et venteprivée.com. S'il est vrai qu'un emploi créé dans l'informatique en supprime quatre autres, les journaux scient leur branche. *Libé* vient de supprimer 93 postes dont 50 journalistes et les survivants sont priés d'augmenter leur production web. Ivan Illich parlait de monopole radical : une innovation technique plus efficace ne laisse aucune chance de survie à l'ancienne. La presse papier est vouée à disparaître. Les journalistes suivent la même pente. Tu sais ce que disait Keynes ? « Nous sommes atteints d'un nouveau mal, dont certains lecteurs ne connaissent peut-être pas encore le nom – le chômage technologique. Il désigne le chômage causé par la découverte de procédés nouveaux qui économisent la main-d'œuvre alors que la découverte de nouveaux débouchés pour celle-ci s'avère un peu plus lente. Mais il n'y a là qu'un état temporaire de réadaptation. »¹ Cette tarte à la crème est rance depuis cent ans. Regarde comme la paysannerie a été décimée en moins d'un siècle par la mécanisation.

H. Que penses-tu de la qualité de la lecture aujourd'hui, il y a débat autour de l'arrivée des écrans.

A. On pourrait se satisfaire de la disparition d'une profession aussi méprisée que les journalistes. Mais il en va des armes intellectuelles que se donnent les lecteurs. Avec les écrans, vous avez du souci à vous faire. Et l'abandon de l'apprentissage de

1 *Essais de persuasion*, 1933.

l'écriture cursive par les écoles américaines accéléreront le processus. Des neurologistes s'accordent pour dire que la lecture sur écran fait chuter l'attention de 30 %. Les profs expérimentés vous diront combien il est désormais difficile d'obtenir l'attention d'élèves ultra-connectés. Le cerveau est tellement soumis à la multiplication de « stimuli » qu'il se lasse d'une lecture patiente et des temps supposés morts pourtant propices à la réflexion et la créativité. Aussi, la lecture qu'on appelle « hypertextuelle » fait des ravages. La linéarité de la lecture papier permettait de construire un propos, un raisonnement logique. Désormais, il faudrait « penser » sur le mode du *mind mapping*, ces cartographies mentales fonctionnant par associations de mots, d'idées ou d'opinions reliées par des flèches. Elles font fureur depuis les institutions publiques jusqu'aux assos d'éducation populaire. Ses promoteurs assurent que ce mode de pensée en étoile imiterait le « fonctionnement » naturel du cerveau – les cybernéticiens réduisant tout à un réseau et des connexions. Quant au déluge d'informations sur Internet, quel humain normalement constitué peut aujourd'hui trier le bon grain du fait divers ? Qui a le temps de pousser une réflexion au delà de la réaction émotionnelle à une « info » ? C'est une hypothèse, mais le confusionnisme et le complotisme ambiants sont probablement une conséquence de ce magma informationnel.

Pour conclure, je dirais que nous ne sommes plus uniquement dans une guerre des mots telle qu'Orwell la dénonçait dans *1984*. Nous sommes aussi dans une guerre du raisonnement et du temps que l'on peut y consacrer. Cette guerre contre l'abêtissement sera celle des outils par lesquels nous choisirons de construire et transmettre les idées.

H. Vous êtes pessimiste. L'Homme s'est toujours adapté à son environnement. Et puis, il y a des résistances, vous ne pouvez pas généraliser.

A. Tu ne vois pas le nez au milieu de la figure, la fulgurance du bouleversement actuel. Certes, des feuilles de chou survivent. Mais elles ne pèsent rien face aux industriels de l'information. Les derniers en France à résister sont peut-être au *Canard enchaîné*. Mais on peut légitimement se demander pour combien de temps encore. Michel Gaillard, le directeur, disait récemment : « On ne veut pas d'une opération perdant-perdant. [...] Perdre de l'argent en investissant des sommes colossales sur un site, et perdre des lecteurs du papier tout en affaiblissant les kiosquiers. [...] Sur Internet, il y a une forte demande de réactivité, ça devient un deuxième journal. On ne veut pas que nos journalistes soient esclaves de ça. » Sans être prononcée par un néo-luddite acharné, cette expression de bon sens révèle que ce sont les outils qui définissent la manière de travailler – en l'occurrence ce que vous allez écrire. Mais tu trouves souhaitable que ce soit aux Hommes de s'adapter aux machines plutôt que l'inverse ? Allez, je te laisse à tes renoncements. Tu me pompes des gigaoctets de mémoire disponible.

Pour une critique des médias (en tant que tels)

Depuis qu'existe une critique de gauche des médias – débutée par Bourdieu, relayée par *PLPL* et *Le Plan B*, poursuivie par Acrimed (Action – Critique – Médias) et Nada aujourd'hui –, un sentiment de gêne perdure. En comparaison de la critique radicale des médias de masse aux alentours de la deuxième guerre mondiale, celle d'aujourd'hui s'arrête toujours au milieu du guet, quand elle n'explose pas des portes béantes : dénoncer que *Libé* fasse campagne pour Hollande et *Le Figaro* pour Sarkozy, c'est comme ouvrir une boîte de Port-Salut pour découvrir un Port-Salut. C'est écrit dessus.

Depuis quelques semaines, cette critique de gauche structure des « propositions concrètes » pour assurer financements équitables et pluralisme – et ce, à la faveur d'un Front de gauche poreux à la critique des médias. Ces propositions sont l'application à l'industrie médiatique des idées générales du Front de gauche. La boucle est bouclée.

Acrimed se crée après les grèves de 1995 contre lesquelles les médias se sont acharnés. Leur « Appel pour une action démocratique sur le terrain des médias » fut lancé par des journalistes, profs de journalisme et chercheurs en « sciences de l'information » (dont beaucoup du « Centre d'études littéraires et scientifiques appliquées » – tout un programme !); bref, des « professions intellectuelles supérieures » de l'industrie médiatique elle-même. La sociologie universitaire et journalistique des animateurs d'Acrimed, leurs affinités politiques proches d'ATTAC, du Front de Gauche ou du NPA, en font la « Commission médias » du Parti de l'État Industriel (PEI). Contre celui de la finance et du marché, ennemis de l'emploi et de la production industrielle nationale. Nous l'avions soulevé dans la *Critique de la planification écologique*¹, le débat entre la gauche et nous, libertaires et anti-industriels, sur la question médiatique comme sur les autres, est toujours le même² : eux critiquent la seule propriété capitaliste des moyens de production (notamment d'informations) quand nous critiquons la production elle-même. Nous ne revendiquons pas plus un nucléaire d'État que des hébergeurs coopératifs ou des usines de télés autogérées. Nous critiquons leurs nuisances, leur culture de masse, leur division du travail et leur accaparement par une caste de techniciens. Ce à quoi la critique de gauche des médias ne s'attaque jamais, quand elle ne les revendique pas explicitement. Nous le verrons.

Les Temps modernes du journalisme

Le 31 janvier 2015, Acrimed organisait sa première journée de critique des médias, soutenue par le NPA, Le Parti et le Front de gauche, le Syndicat national des

journalistes, Attac, *Bastamag*, la LDH, etc. Henri Maler, ancien militant des Jeunesses communistes révolutionnaires et du groupe « Révolution », est l'animateur principal de l'association. Sa première piste pour une presse pluraliste consiste en l'instauration par voie constitutionnelle d'un « Conseil national de tous les médias ». ³ À rebours d'un CSA qui, « à l'heure du multimédia », n'est pas un « organisme de régulation de l'ensemble de l'espace médiatique » mais seulement de l'audiovisuel. Cette aspiration au « centralisme démocratique » est typique du PEI : plutôt que de supprimer le CSA, Henri Maler préfère étendre son contrôle, constituer un organe centralisé, hiérarchisé voire omniscient de « régulation » de la pluralité. Un souhait paradoxal, quand bien même il n'était pas impossible – « à l'heure du multimédia ».

Ce guichet unique de la pluralité financerait la presse jusqu'au secteur associatif. Ce dont les associations culturelles ou d'éducation populaire peuvent déjà témoigner : dès lors que des emplois sont en jeu, la boucle des financements publics et des « appels à projets » devient infernale. Elle aliène budgets et activités aux prescriptions politiques des élus, et le temps de travail des salariés aux contrôles bureaucratiques des techniciens – leurs « fiches-projets », « contrats pluriannuels d'objectifs », « objectifs stratégiques et opérationnels », « publics visés » et « évaluations » nous inspirant plus le film *Brazil* que *La belle verte*.

Selon Henri Maler, l'information est un « bien commun » – tarte à la crème de la gauche citoyenne en ce moment. Il serait garanti par un « service public de l'information et de la culture » – une autre contradiction si l'on comprend qu'un « bien commun » n'est ni privé ni public, mais passons. Ce service public existe déjà. Mais il devrait être assez puissant pour concurrencer TF1. La norme en termes de « bien commun » (en fait, d'audimat) semble être la chaîne Bouygues, qu'il faudrait au passage renationaliser. Pour Henri Maler, on ne doit pas critiquer les grands médias comme TF1 ou France 2 au risque de « nourrir un mépris social » à l'égard de leurs « millions d'auditeurs et de téléspectateurs ». Nous ne savons pas si c'est la mauvaise conscience de l'intellectuel qui parle. Ou le sociologue pour qui la pertinence d'un propos s'évalue en fonction de la qualité des « récepteurs ». Mais en ce qui nous concerne, nous signerons plus volontiers la pétition du journal satirique *Zoo* réclamant au CSA de stopper « ces merdes de télé réalité à la con » ⁴ plutôt que de nationaliser « L'amour est dans le pré ».

Les « éditocrates » sont régulièrement, et à juste titre, épinglés par la critique de gauche des médias pour leurs connivences avec le pouvoir. Mais 90 % de « l'espace médiatique » – les émissions racoleuses, les chaînes de sports (extrêmes) ou de musique commerciale, les magazines people et « féminins », les émissions de télé réalité, d'aménagement d'intérieur ou de bagnoles – sauraient-elles être envoyés au rang d'entreprises de diversion ?

D'après Henri Maler, on ne peut pas envisager que la mort de l'audiovisuel public nous laisse avec des feuilles de chou. Et pourquoi pas ? Pourquoi pas des imprimeries et des radios dans chaque quartier pour que fleurissent mille feuilles de chou, mille radios libres ? Pourquoi pas construire des médias à taille humaine et appropriables facilement ? *CQFD, Article 11, Le Postillon, La Décroissance ou La Brique* font des enquêtes, montrent qu'une presse sans subsides est possible, et se font un point d'honneur à ne pas en percevoir.⁵ Ce modèle « économique » existe. Il est fait de débrouilles et d'envies. Il est certes précaire et insatisfaisant par bien des aspects, mais a l'intérêt de défendre l'indépendance jusqu'au bout.

Les propositions de Pierre Rimbart « pour une presse libre » sont faites du même bois centralisateur, rehaussé d'une accentuation de la division du travail entre les tâches journalistiques et techniques⁶ – *Les Temps modernes* de Chaplin appliqués à la « production intellectuelle ». Le journaliste du *Monde Diplomatique* propose en effet la création d'un « service mutualisé d'infrastructures de production et de distribution de l'information ». Celui-ci rémunérerait comptables, maquettistes et commerciaux mis au service des médias ainsi soulagés des tâches d'administration. Ici, point de nouveauté : cette organisation scientifique du travail prévaut dans tous les secteurs économiques, dont la presse. De plus en plus de titres externalisent déjà une partie de leur fonctionnement. Cette logique est délétère : elle scelle les exécutants à leur destinée, réservant aux spécialistes de la pensée les choix éditoriaux. Elle est le synonyme de la perte de sens pour des salariés réduits au désœuvrement, aux tâches répétitives, à l'état de rouage. *A contrario*, depuis dix ans, des journaux indépendants réinventent le partage des tâches et des connaissances en vue de l'émancipation de tous.

Pierre Rimbart ne propose pas aux journalistes de rejoindre ce grand service de presse par crainte de recevoir le sobriquet de « bolchévique ». Mais lors d'une réunion publique à Lille le 16 avril 2015 organisée par les Amis du Monde Diplomatique, il avoue le souhaiter secrètement : selon lui, 40 000 journalistes au sein d'un même service public serait gage de rapport de force. L'idée d'une presse pluraliste, foisonnante, décentralisée, autonome a du souci à se faire. Si les « alter-éditocrates » de la gauche de gauche ne critiquent pas les médias (en tant que tels), c'est qu'ils souhaitent en devenir les califes ; éditorialiser à la place des éditocrates ; tenir la ligne du Parti de l'État et de l'Industrie.

Constatant les dégâts sur l'économie de la presse et leurs revenus publicitaires, Rimbart regrette « la montée en puissance du numérique ». Dans la phrase d'après, il espère néanmoins intégrer dans son grand service externalisé des « bidouilleurs informatiques » préposés à la gestion d'une « plate-forme commune d'abonnement, de paiement et de gestion de bases de données. » Un fichier unique des lecteurs de presse. Mis à la disposition des médias, ces geeks travailleraient à « améliorer les applications, accroître la qualité et la puissance du kiosque en ligne, s'assurer de la sécurité des données personnelles, améliorer la lisibilité des sites et inventer de

nouvelles conceptions graphiques. » Ainsi inféodée à la course au numérique, la presse scie déjà la branche sur laquelle elle trône. Mais, nuance !, la scie sera désormais mutualisée.

Enfin, ce service central ne serait pas financé par l'impôt, trop soumis au politique, ni par de riches philanthropes, mais par les cotisations sociales ponctionnées sur les salaires. Ce système de financement s'inspire du modèle indéboulonnable issu-de-la-Résistance qu'est la Sécurité Sociale, soufflé par l'économiste Bernard Friot et les partisans d'un revenu universel : un système basé sur la création de « richesses » que nous préférons, quant à nous, supprimer plutôt que partager.⁷

L'Empire de la passivité

Ces propositions ne seraient pas si désespérantes s'il n'avait pas existé, dans l'histoire de la critique sociale, des idées plus pertinentes à l'égard de notre aliénation à l'industrie médiatique. Passées aux oubliettes par la critique de gauche des médias, Adorno et Horkheimer furent les premiers à pointer la naissance de l'« industrie culturelle » – progrès techniques aidant – se mettant ainsi la gauche marxiste à dos pour cause « d'élitisme bourgeois ». Ils voyaient pourtant dans ce nouveau mode de diffusion industrielle d'idées, films, émissions de radio, presse, la création d'une culture de masse, sérialisée et standardisée, empêchant la libre élaboration des idées. Ils relevaient combien les produits culturels, devenus marchandises, répondaient désormais aux nécessités du marketing et de la planification : « Il a été prévu quelque chose pour chacun afin que nul ne puisse y échapper. » (1947) À ménagères de gauche, marchandises de gauche.

Plus tard, d'autres prendront le relais, voyant dans l'industrie culturelle et publicitaire un grand moule à cerveaux, une vaste entreprise d'abêtissement. Ainsi de Günther Anders en 1956 : « On diffusera massivement, via la télévision, des divertissements flattant toujours l'émotionnel ou l'instinctif. On occupera les esprits avec ce qui est futile et ludique. Il est bon, dans un bavardage et une musique incessante, d'empêcher l'esprit de penser. » Ou l'art, porté à son paroxysme par TF1 et France Télévisions, de traiter les faits divers comme des événements conséquents et les événements conséquents comme des faits divers. Le philosophe allemand voyait dans les écrans la fabrication d'un « ermite de masse » affalé dans son canapé – le ronronnement des pantoufles faisant plus de vacarme que le bruit des bottes. Avec les médias de masse, c'est désormais « le monde qui vient à l'homme et non l'homme au monde », effaçant ainsi « la différence entre être et paraître, entre réalité et image ». Idées reprises par Guy Debord quelques années plus tard : le spectacle n'est pas « un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images ». Il est le « soleil qui ne se couche jamais sur l'empire de la passivité moderne. »⁸

Jacques Ellul, en 1954, dénonçait la colonisation des radios et des télévisions dans les espaces public et privé, coupant toute possibilité d'une communication véritable (étymologiquement : mettre des richesses en commun) : « on peut cohabiter longtemps sans se rencontrer dans le vide sonore de la radio ». Cette radio représentait, pour le critique du « Système technicien », un ersatz de relations sociales comblant le désert d'une société atomisée : « Elle est un service public du confort moral, chargé de compenser les drames de famille aussi bien que les accablants sociaux et l'ennui de vivre. Elle est aussi compensatrice de l'inhumanité de la ville ; dans ce milieu où l'homme ne peut avoir aucun contact véritable, aucune expérience profonde, la radio doit lui fournir une apparence de réalité, une apparence de connaissance, une apparence de proximité qui suffisent à le séduire et à le rassurer. » Qu'en disent les auditeurs de France Inter, seuls dans leur voiture les conduisant au travail ?

On pourrait continuer longtemps ainsi, exhumer les auteurs qui faisaient jadis une différence entre culture de masse et culture populaire ; dénonçaient, à l'époque des grands et regrettés services publics de l'information (ORTF, BBC, etc), que la culture soit devenue une activité spécialisée, séparée et marchande ; soulevaient l'homogénéisation culturelle mondiale. Ils relèvent, pour nous aujourd'hui, le paradoxe de la critique de gauche des médias. Celle qui réclame des téléspectateurs qu'ils se *mobilisent* pour leur passivité et *prennent parti* pour le bourrage de mou.

Mais ces critiques du décervelage et de la passivité nécessitent actualisation pour se mettre à l'heure de la société cybernétique. Si les médias de masse de l'époque moderne (un émetteur bombardant un même message à des millions de récepteurs) ont fait les totalitarismes du XX^e siècle, que produit l'horizontalité des réseaux et l'interactivité ? « The medium is the message », disait Mac Luhan : avec les nouvelles technologies de communication, la vitesse de diffusion d'infos, l'omniprésence « en temps réel » ou la capacité à traiter des quantités inhumaines de « données » passent pour de l'intelligence. Le « contenu » remplace le verbe : infographie, *fact-checking*, vidéos choc, *mind mapping* et romans de 140 signes. Les statistiques des « visiteurs » d'articles incitent au racolage et aux titres « LoL ». À ce jeu de l'immédiateté et de l'audimat, les journalistes sont dépassés par les algorithmes et les générateurs de langage naturel. Voilà pourquoi notre dialogue entre un journaliste-robot et un robot-journaliste : l'intelligence artificielle appliquée à la production d'informations.

1. L'échappée, 2013 ; 2. Lire à ce propos *Ludd contre Marx* et *Ludd contre Lénine* par Marius Blouin, 2015 sur piecesetmainoeuvre.com ; 3. « Nous avons des propositions », 5 mars 2015, acrimed.org ; 4. Avril 2015 ; 5. Lire « Eh, Fleur, t'as pas 100 balles ? C'est pour la presse indé en deuil... », Lémi et JBB, *article11.info* ; 6. « Projet pour une presse libre », *Le Monde diplomatique*, décembre 2014 ; 7. Pour une critique des propositions de Bernard Friot, voir *Le Cauchemar de Don Quichotte*, J. Mattern et M. Amiech, éd. Climats en 2004, La Lenteur en 2013 ; 8. *La Société du spectacle*, 1967.

Comme toute marchandise, l'information est produite pour être vendue, non pour être pertinente. Kris Hammond a créé « Narrative Science », un générateur automatique de langage. Il donne l'exemple d'un article sur les pneus : le robot « saura qui vous êtes, il connaîtra la marque de votre voiture et sa consommation [...]. Il rédigera à votre intention un article personnalisé [...]. À l'avenir, chaque article aura un seul lecteur. » Et chaque lecteur restera enfermé dans un seul article. Faisons un peu de science fiction. S'il existait un logiciel de réponse automatique aux mails, ta vie défilerait devant toi. Imagine que des publicités soient générées par des robots selon les articles qu'un autre robot aurait rédigé. Et inversement. L'humain disparaîtrait de la boucle et Internet s'auto-alimenterait.